

Coup de coeur
Chambre avec vue
Monsieur Hire

Yves Rousseau

Volume 9, Number 2, December 1989, February 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34231ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rousseau, Y. (1989). Review of [Coup de coeur : chambre avec vue / *Monsieur Hire*]. *Ciné-Bulles*, 9(2), 24–25.

Chambre avec vue

par Yves Rousseau

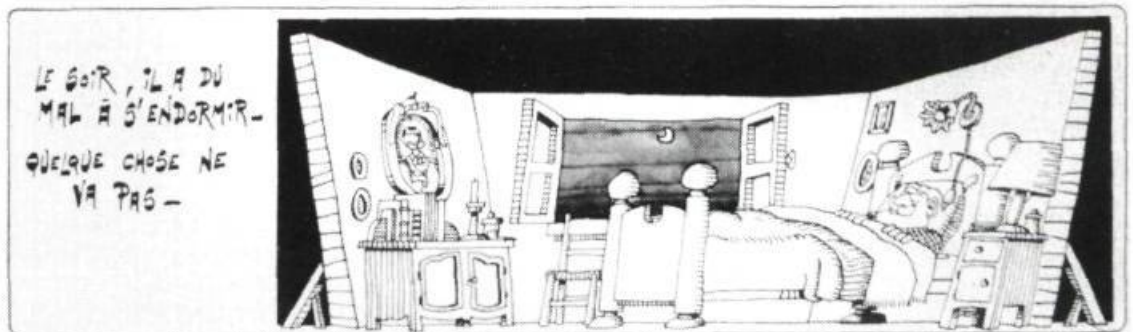
Patrice Leconte est un cinéaste qui revient de loin, et de plusieurs façons. Il a d'abord flirté avec la critique et la bande dessinée puis est devenu un réalisateur de comédies gauloises mettant en vedette ceux qu'on appelle la bande du café théâtre et dont le film type est **les Bronzés**. Valeur sûre au box-office, Leconte effectue pourtant il y a trois ans un premier virage vers un cinéma dit sérieux avec **Tandem**. Ce dernier film ne m'avait pas convaincu, réunissant quelques-uns des clichés du cinéma d'auteur des années 80 tels que le *road movie* prétexte à la mise à nu de l'âme de deux hommes, la énième réflexion sur la représentation (cette fois par le biais d'une émission radiophonique) et le besoin pour les gens des médias d'avoir un public. Pour **Monsieur Hire**, j'arrivais donc muni d'une sérieuse dose de scepticisme dans la salle où jusque-là, un Festival des films du monde particulièrement morose avait été plutôt avare de bonnes surprises. La surprise, non seulement bonne, fut totale : **Monsieur Hire** est un diamant noir brillant d'un éclat maléfique sous la lumière blafarde.

Mais n'allons pas trop vite car le parcours de Leconte explique bien des choses. D'abord la critique, carrière de courte durée mais tout de même, aux prestigieux *Cahiers du cinéma*, alors en passe de devenir un tract maoïste mensuel sous le déferlement militant post-mai 68. En lisant les textes publiés par Leconte à cette époque on sent le désintérêt de ce dernier pour la chose politique, désintérêt qui le poussera à abandonner les *Cahiers du cinéma* où,

d'ailleurs, il faisait bande à part. La bande dessinée c'est autre chose. Si le début des années 70 voit se fourvoyer une bonne partie de la critique cinématographique, la bande dessinée française explose pendant ce temps dans un délire créatif inégalé depuis. Leconte est à *Pilote*, où se côtoient Fred, Reiser, Mandryka, Brétecher, F'murr, Alexis, Gotlib et j'en passe, qui achèvent de couper le cordon ombilical avec l'école belge, qui jusque-là déterminait les standards de la BD francophone.

Les dessins de Leconte possèdent une caractéristique les associant directement à un choix esthétique déterminant de son cinéma : ils sont en scope : effectivement, la plupart de ses bandes se présentent selon ce schéma : quatre grandes cases juxtaposées verticalement remplissent une page. Le cadre varie peu, comme dans les bandes que réalisera Régis Franc quelques années plus tard avec ses fameux personnages à têtes d'animaux. Chacune de ses cases est un rectangle de format scope d'où les bulles contenant les dialogues sont généralement exclues, Leconte préférant une narration écrite hors du dessin proprement dit. Comme au cinéma, où les dialogues ne sont pas écrits sur l'écran. D'une case à l'autre, les personnages se déplacent très peu à l'intérieur du cadre, les variations s'effectuent dans la gestuelle, traduisant une certaine tendance à la rigueur et au dépouillement, pour ne pas dire à l'ascétisme, qualités présentes dans **Monsieur Hire**.

Pour son entourage, **Monsieur Hire** (Michel Blanc) est un personnage terne, du genre gris foncé. Il ne paie effectivement pas de mine, vit en solitaire, parle peu, travaille consciencieusement et mène une vie qui, extérieurement, a toutes les apparences de la plus insipide monotonie. Dans son minuscule appartement au décor tout droit sorti d'un film des années 50, il s'installe à sa fenêtre, donnant sur une autre fenêtre du même immeuble et regarde la belle Alice (Sandrine Bonnaire), qui occupe l'appartement d'en



Une case typique de Leconte, parue dans *Pilote*, numéro 711



Coup de coeur : Monsieur Hire



Sandrine Bonnaire (Alice) et Michel Blanc (Monsieur Hire) dans *Monsieur Hire*

face. Alice découvre l'observateur et, loin de courir donner l'alerte au voyeur, cherche à faire connaissance avec lui. Ils se rencontrent et entreprennent une étrange relation où tous les deux ont beaucoup à gagner, ou à perdre. Alice n'est pas une oie blanche et possède ses petits secrets, monsieur Hire peut l'aider et elle profite de la fascination qu'elle exerce sur le voyeur. Ce dernier voit le jeu se retourner, l'objet du regard devient un sujet agissant qui prend le jeu en mains. Mais *Monsieur Hire* n'est pas aussi anodin que les apparences le montrent, ce n'est pas qu'un simple tordu solitaire qui dissout ses frustrations dans le voyeurisme. Le côté voyeur du personnage n'est que la pointe de l'iceberg, l'élément de sa personnalité la plus aisément traduisible par la mise en scène cinématographique.

Car *Monsieur Hire* est, derrière son masque quasi mortuaire (il ressemble à un croque-mort), une véritable bête de sensualité. Il faut le voir sentir les essences florales lorsqu'il tente de découvrir quel est le parfum d'Alice ; de même, lorsqu'il regarde par la fenêtre, il donne à ses actions une allure de cérémonial en écoutant toujours la même musique, un quatuor de Brahms (Op. 25). Ses gestes précis dénotent que pour lui la tactilité n'a pas de secrets et, quand il va aux putes, les réactions de ces dernières laissent penser qu'il est un bon amant.

L'interprétation subtile de Michel Blanc y est pour beaucoup dans la crédibilité du personnage et lorsqu'il partage l'écran avec Sandrine Bonnaire, passe souvent un grand souffle érotique, particulièrement la scène des pommes dans l'escalier ou celle du

combat de boxe. *Monsieur Hire*, celui que tout le monde déteste cordialement et qui n'en menait pas large auprès du spectateur au début du film, prend une dimension insoupçonnée.

Il faut donner crédit à Leconte d'avoir ramassé son intrigue sur une durée très courte (80 minutes) élaguant le superflu et donnant un film très concentré où il n'y a pas un plan de trop. Le metteur en scène s'est également très bien entouré avec Denis Lenoir à l'image, qui s'avère être, depuis *Désordre* d'Olivier Assayas, un directeur de la photographie avec lequel il faut compter. La musique originale est signée Michael Nyman, qui n'est nul autre que le compositeur attitré des films de Peter Greenaway. La base du scénario venant de Simenon, un danger guettait Leconte : celui du film de genre. Il aurait été facile (et désastreux) de ramener *Monsieur Hire* à un polar, un drame psychologique ou un exercice de style sur le thème du voyeurisme avec référence obligée à *Rear Window* et tout le bataclan. Les mauvais adaptateurs du grand écrivain réduisent souvent la finesse des oeuvres de Simenon à un banal canevas policier, le personnage féminin à une salope et le personnage masculin à un pauvre type. Ici, Simenon est entre bonnes mains.

Monsieur Hire, le film, ressemble à *Monsieur Hire* le personnage, il cache sous une enveloppe d'apparence anodine une fête des sens et des émotions, une histoire tragique se terminant par la chute de Monsieur Hire, la plus poignante et la mieux filmée depuis la chute de Dominique Sanda dans *Une femme douce* de Bresson. ■

Monsieur Hire

35 mm / coul. / 80 min /
1989 / fic. / France

Réal. : Patrice Leconte
Scén. : Patrice Leconte et
Patrick Dewolf

Image : Denis Lenoir

Son : Pierre Lenoir

Mus. : Michael Nyman

Mont. : Joëlle Hache

Prod. : Cinéa, Hachette Première et Cie Europe 1 Communications et FR3 Films

Dist. : Cinéma Plus

Int. : Michel Blanc, Sandrine Bonnaire, Luc Thuillier, André Wilms